

# Un virage américain? : l'acculturation disciplinaire des premiers diplômés de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval

Jules Racine St-Jacques

Volume 20, Number 1-2, Fall 2019, Spring 2020

Le « moment américain » des universitaires québécois : appropriations, transferts et réseaux (1930-1960)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075430ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075430ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Racine St-Jacques, J. (2019). Un virage américain? : l'acculturation disciplinaire des premiers diplômés de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval. *Mens*, 20(1-2), 45–68. <https://doi.org/10.7202/1075430ar>

Article abstract

*In 1941, some of the most promising first graduates from Laval University's École des sciences sociales, politiques et économiques were sent abroad by the school's founder, Father Georges-Henri Lévesque, to different American universities. They were to complete their education with a master's degree and come back home to pursue a teaching social sciences at Laval. Their stay in the United States has long been interpreted as a turning point in the history of social sciences in Quebec, one that would have seen the discipline begin to abandon all pretense of religious conformity to adopt the rational, secularized point of view it holds today. However, as shown by their correspondence with Father Lévesque, three of these students have struggled to overcome the cultural clash between their initial training and the American academic and scientific culture. This correspondence sheds a more nuanced light on the evolution of the discipline, as it exposes the ambiguous spirit, both religious and scientific, in which Father Lévesque founded his school and his faculty.*

# **Un virage américain? : l'acculturation disciplinaire des premiers diplômés de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval**

Jules Racine St-Jacques  
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

## **Résumé**

Entre 1941 et 1944, les frontières européennes étant fermées par la guerre, quatre des diplômés les plus prometteurs de l'École des sciences sociales, politiques et économiques de l'Université Laval sont envoyés aux États-Unis pour parfaire leur formation. Dans l'histoire de l'institutionnalisation des sciences sociales québécoises, ce moment américain est souvent perçu comme un point d'incurvation de la trajectoire disciplinaire qui conduit de la normativité religieuse à la rationalité scientifique. Dans sa forme la plus radicale, ce schéma interprétatif a pu conduire l'historiographie à croire que la dimension catholique de l'enseignement des sciences sociales lavalloises n'avait été qu'une stratégie d'intégration de la discipline dans le champ universitaire, stratégie progressivement abandonnée à partir du retour des premiers diplômés de leur voyage aux États-Unis. En mettant au jour l'effort d'acculturation disciplinaire de ces étudiants pendant leurs séjours, l'analyse de leur correspondance avec le père Georges-Henri Lévesque, directeur de l'École, illustre bien l'esprit ambivalent, à la fois scientifique et chrétien, dans lequel le père Lévesque a fondé son école et érigé sa faculté. Renforçant les constats déjà posés par Jean-Philippe Warren, elle montre ainsi que,

si les sciences sociales lavalloises ont pu représenter une menace pour les autorités religieuses par leur potentiel critique inhérent, elles se sont néanmoins développées avec la religion, et non contre elle.

### ***Abstract***

*In 1941, some of the most promising first graduates from Laval University's École des sciences sociales, politiques et économiques were sent abroad by the school's founder, Father Georges-Henri Lévesque, to different American universities. They were to complete their education with a master's degree and come back home to pursue a teaching social sciences at Laval. Their stay in the United States has long been interpreted as a turning point in the history of social sciences in Quebec, one that would have seen the discipline begin to abandon all pretense of religious conformity to adopt the rational, secularized point of view it holds today. However, as shown by their correspondence with Father Lévesque, three of these students have struggled to overcome the cultural clash between their initial training and the American academic and scientific culture. This correspondence sheds a more nuanced light on the evolution of the discipline, as it exposes the ambiguous spirit, both religious and scientific, in which Father Lévesque founded his school and his faculty.*

En la réduisant à sa plus simple expression, l'histoire des sciences sociales au Canada français suit une courbe parallèle à celle du grand récit de la modernisation. À l'instar du passage de la société traditionnelle, agraire et organique, à la société moderne, caractérisée par l'urbanité et la rationalité bureaucratique, la trajectoire historique générale des sciences sociales va de la croyance à l'incroyance, de la normativité religieuse à l'objectivité scientifique, de la doctrine sociale à la science sociale. Ce parallélisme apparaît logique lorsqu'on considère que la montée d'un État technocratique dans les pays occidentaux est largement tributaire de la disciplinarisation et de la rationalisation des sciences sociales.

Dans ce schéma interprétatif, la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval et son fondateur, le père dominicain Georges-Henri

Lévesque, tiennent un rôle central. C'est à Laval, sous le décanat du père Lévesque, qu'a débuté l'évacuation progressive de la référence catholique dans l'enseignement et la pratique des sciences sociales francophone au Canada. Dans un article de 1973, le sociologue Marcel Fournier a poussé cette grille d'analyse jusqu'à ses limites interprétatives. Selon lui, le caractère officiellement catholique conféré au programme d'enseignement des sciences sociales à Laval à sa fondation, en 1938, n'aurait été qu'une mesure « largement stratégique puisqu'elle permet[tait] d'éviter les critiques à la fois de la direction de l'Université et des fractions les plus conservatrices de la classe dirigeante et du clergé<sup>1</sup> ».

Suivant cette grille de lecture, la Seconde Guerre mondiale constituerait un moment charnière de l'histoire des sciences sociales. En forçant l'intensification des échanges intellectuels entre le Canada français et les États-Unis, la guerre aurait favorisé ce que l'on pourrait appeler l'américanisation des sciences sociales canadiennes. Si l'on accepte, à l'instar de Fournier, l'idée d'un basculement épistémologique, c'est en 1944 qu'il faut alors le situer. Cette année-là, les tout premiers diplômés de l'École reviennent de leurs séjours d'études dans les universités américaines. Ce serait eux qui auraient imprimé une nouvelle orientation aux sciences sociales lavalloises. Si l'on cherche la ligne de fracture entre l'École des sciences sociales, économiques et politiques officiellement catholique et la Faculté des sciences sociales qui chercherait à s'émanciper des préceptes de la foi pour ne plus obéir qu'aux prescriptions de la raison, il faut donc suivre ces étudiants dans leur parcours initiatique aux États-Unis, voir ce qu'ils y ont appris afin de mieux comprendre le processus d'acculturation disciplinaire qu'ils ont vécu. Tel est l'objectif du présent article, qui analyse la correspondance inédite des diplômés lavallois avec leur ancien doyen pendant leurs séjours aux États-Unis. Nous y montrerons que le retour des premiers

---

<sup>1</sup> Marcel Fournier, « Les conflits de discipline : philosophie et sciences au Québec, 1920-1960 », dans Claude Panaccio (dir.), *Philosopher au Québec*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1976, p. 11.

diplômés, s'il a bel et bien imprimé une nouvelle direction au programme d'études de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, n'a, tout compte fait, marqué qu'une concrétisation de potentialités inhérentes à la position épistémologique initialement adoptée par l'École dès sa fondation.

Il ne s'agit pas, dans cet article, de refaire l'histoire institutionnelle de la Faculté. Celle-ci a déjà été plusieurs fois écrite<sup>2</sup>. On ne trouvera pas ici de chiffres précis suivant l'évolution du rapport entre laïcs et clercs au sein du corps professoral, nous ne retracerons pas la création des différents départements qui jalonne l'histoire de la Faculté, pas plus que nous ne suivrons en détail l'évolution des programmes ou du contenu des cours pour y chercher les indices d'une possible laïcisation de l'enseignement. Plus modestement, nous voudrions suivre la piste ouverte par le sociologue et historien Jean-Philippe Warren<sup>3</sup> et montrer que, si les sciences sociales lavalloises ont pu représenter une menace pour les autorités religieuses par leur potentiel critique inhérent, elles se sont néanmoins développées avec la religion, et non contre elle. À cet égard, l'analyse de l'acculturation disciplinaire

---

<sup>2</sup> Michael Behiels, « Father Georges-Henri Lévesque and the Introduction of Social Sciences at Laval, 1938-55 », dans Paul D. Axelrod (dir.), *Youth, University and Canadian Society: Essays in the Social History of Higher Education*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1989, p. 320-341; Marcel Fournier, « L'institutionnalisation des sciences sociales au Québec », *Sociologie et sociétés*, vol. 5, n° 1 (1973), p. 27-58; Nicole Gagnon, « Le département de sociologie », dans Albert Faucher (dir.), *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval*, Sainte-Foy, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 1983, p. 75-131; Jean-Charles Falardeau, *L'essor des sciences sociales au Canada français*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1964, 67 p. coll. « Art, vie et sciences au Canada français »; et surtout J.-P. Warren, qui a analysé les transformations de la discipline sociologique en examinant l'évolution de sa tradition : approches méthodologiques, objets, modes d'organisation du travail et de diffusion des résultats, valeurs qu'elle colportait, etc. (*L'engagement sociologique : la tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2003).

<sup>3</sup> Voir, notamment, Jean-Philippe Warren, *Ibid.* Voir, aussi, Warren, « Sciences sociales et religions chrétiennes au Canada (1890-1960) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n° 3 (2004), p. 407-424.

des premiers diplômés de l'École des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université Laval illustre bien l'esprit ambivalent, à la fois scientifique et chrétien, dans lequel le père Lévesque a fondé son école et érigé sa faculté.

Cet article s'inscrit ainsi en continuité avec les travaux repris au tournant du *xxi*<sup>e</sup> siècle par des chercheurs qui, tels Jean-Philippe Warren et É.-Martin Meunier<sup>4</sup>, ont voulu nuancer le grand récit de la modernisation du Québec francophone en le considérant non plus en opposition à l'Église et au fait catholique en général, mais en phase avec une certaine idée du catholicisme comme moteur de changement social.

### 1944 : une rupture?

Axées sur le respect de la philosophie thomiste et le primat de la doctrine sociale de l'Église, les lignes directrices de l'École des sciences sociales, politiques et économiques de l'Université Laval demeurent inchangées jusqu'en 1944-1945. L'érection de l'École en faculté le 28 décembre 1943 appelle alors une refonte de l'annuaire<sup>5</sup>. Réitérant la primauté de la « doctrine sociale chrétienne » dans l'enseignement, le texte refondu s'efforce de préciser la position de la Faculté quant à la rationalité scientifique. L'idéal de la nouvelle faculté entend se situer au confluent des *sciences* sociales, qui expriment la réalité telle qu'elle est, et de la *philosophie* sociale, qui énonce la réalité telle qu'elle devrait être. Loin de s'exclure mutuellement, le réalisme scientifique et l'idéalisme chrétien doivent s'unir en vue de remédier aux problèmes sociaux. Aussi le doyen entend-il fournir « aux étudiants une formation à la fois positive et normative : la seule qui soit vraiment réaliste,

---

<sup>4</sup> É.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, « L'horizon personaliste de la Révolution tranquille », *Société*, n° 20-21 (été 1999), p. 347-448.

<sup>5</sup> L'annuaire d'une faculté universitaire est en quelque sorte l'ancêtre des actuelles brochures facultaires promotionnelles destinées aux futurs étudiants. De l'énoncé de mission à la description des départements et des cours en passant par la présentation du corps enseignant, du calendrier universitaire et des débouchés professionnels potentiels, l'annuaire comprenait tous les renseignements utiles aux étudiants inscrits ou souhaitant s'inscrire à l'université.

judicieuse et complète<sup>6</sup> ». Cette position mitoyenne représentait une évolution par rapport à la position antérieure, plutôt campée du côté de la religion dans le spectre qui s'étend de la démarche purement scientifique, inductive et empirique, à la démarche strictement dogmatique, déductive et spéculative. Se tenant à égale distance de ces pôles épistémologiques, la nouvelle « [f]aculté tiendra ainsi le juste milieu entre l'absolutisme trop étroit des doctrinaires et le relativisme exagéré des positivistes, entre ceux qui cultivent les principes sans se préoccuper assez des faits et ceux qui considèrent les faits en se souciant trop peu de connaître les principes de la vie sociale<sup>7</sup> ». Certes plus clairement affirmée, cette position épistémologique demeurerait toutefois conforme aux intentions primordiales du père Lévesque à son entrée en fonction. Celles-ci consistaient à conjoindre en un même mouvement de l'esprit sociologique la recherche positive des faits sociaux et la quête normative des fins catholiques. Paradoxalement, cette conjonction impliquait d'abord de distinguer les deux discours participant de l'idéal disciplinaire du directeur. Dès le tout premier cours de science économique qu'il donna à l'École, le 5 octobre 1938, Lévesque avait expliqué ce paradoxe fondateur en vertu duquel la bonne pratique des sciences sociales – qu'il s'agisse de la sociologie, de la politique ou de l'économique – devait distinguer, sans les séparer, la science positive et la pensée normative, qu'il identifiait toujours à la philosophie. Le lendemain, le journaliste Bruno Lafleur résuma ainsi les propos tenus par le doyen lors de cette leçon inaugurale :

Considérée dans son aspect subjectif, la science économique est l'ensemble des disciplines qui ont pour objet la réalité économique. Aussi, faut-il distinguer entre science économique proprement dite, dans son acception expérimentale, et la philosophie économique. La première, tournée particulièrement vers le passé, considère l'activité économique comme un fait donné, dont elle cherche à dégager les lois; l'autre, tournée vers l'avenir, se demande, non pas ce qui est,

<sup>6</sup> *Annuaire de la FSSUL, 1944-1945*, Québec, Université Laval, 1945, p. 15.

<sup>7</sup> *Ibid.*

mais ce qui doit être : c'est une discipline normative, directrice de l'action. Ces deux disciplines, il faut les distinguer, mais non pas les séparer. La première est celle du savant, l'autre du réformateur. C'est pourquoi on distingue entre économie politique, science des faits, et politique économique, qui serait plutôt une sagesse ou une règle morale. [...] Il existera toujours des hommes qui s'opposent à tout changement par intérêt et égoïsme. D'autres s'y opposent aussi, mais par suite d'une erreur intellectuelle. À ceux-ci il faut enseigner la politique économique et la sociologie. Il en est aussi qui ne veulent aucunement tenir compte de la réalité et qui voudraient plier le monde aux plans, aux constructions de leurs cerveaux. À eux, il faut enseigner l'économie politique. [...] Nous avons parfois l'impression que bien des mésententes proviennent de ce qu'aucun effort sérieux et suivi n'avait été tenté pour réconcilier ces deux mentalités. Ce rôle ne serait-il pas celui de l'École des sciences sociales, économiques et politiques<sup>8</sup>?

Aussi difficile fût-elle à maintenir, cette position épistémologique se révélait essentielle, selon le père Lévesque, pour mieux agir sur le réel, ce qui demeurerait la raison d'être, la fin dernière de toute science sociale. Or l'action sociale sur laquelle devait déboucher la formation en sciences sociales exigeait non seulement d'être guidée à parts égales par une connaissance exacte des faits et de la doctrine, mais encore par un savoir-faire méthodologique entendu à la fois au sens de méthode d'enquête et de pratique d'intervention sociale. Aussi est-ce pour spécifier le caractère à la fois théorique et pratique de l'enseignement dispensé à la Faculté qu'un nouveau paragraphe est inséré dans l'énoncé de principes de l'annuaire de 1944-1945, prônant un sain équilibre entre connaître et agir, entre le savoir et le savoir-faire, dans le cursus offert :

La Faculté cherche aussi à donner à ses étudiants une formation à la fois théorique et pratique. C'est pourquoi son programme comporte des cours destinés à faire connaître aux étudiants les principes rationnels et les méthodes scientifiques indispensables; mais elle exige aussi, dans chacun des départements, de nombreuses

<sup>8</sup> Bruno Lafleur, « Les sciences économiques et la réalité », *Le Journal*, 6 octobre 1938. Nous soulignons.



heures de laboratoire et d'enseignement pratique (*fieldwork*). On devine facilement pourquoi un tel dosage est nécessaire. Dans le domaine de la vie sociale, des théoriciens sans orientation pratique ne sont guère plus souhaitables que des praticiens sans principes<sup>9</sup>.

L'érection de la Faculté des sciences sociales apparaît donc marquer une rupture, un raffermissement des intentions positivistes du personnel de l'institution. Elle suit d'ailleurs de peu la venue du sociologue américain Everett Cherrington Hughes qui, en un bref séjour d'un semestre à titre de « *visiting professor*<sup>10</sup> » à l'automne 1942, imprime la marque positive de la sociologie de l'Université de Chicago sur la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval<sup>11</sup>. De là, on a parfois conclu que l'évacuation de la référence religieuse dans l'enseignement et la pratique des sciences sociales à l'Université Laval s'était opérée sous l'influence américaine. Le « Programme de recherches sociales pour le Québec » que propose Hughes au terme de son séjour, en évacuant toute considération d'ordre doctrinal, ne donne-t-il pas l'esprit et la lettre de la future Faculté des sciences sociales? La tâche qu'il assigne à « l'enquêteur social » n'est-elle pas strictement scientifique en ce qu'elle consiste essentiellement « à interpréter l'état du milieu, à un moment donné, après en avoir fait une étude minutieuse et l'avoir comparé aux événements dont d'autres temps et d'autres lieux lui offrent le spectacle<sup>12</sup> »? Et la mission qu'il

<sup>9</sup> *Annuaire de la FSSUL, 1944-1945*, p. 16.

<sup>10</sup> Direction de la gestion des documents administratifs et des archives de l'Université Laval (ci-après DGDAUL), Fonds Georges-Henri-Lévesque (ci-après GHL), P151/D/11 « Correspondance générale – Hughes, Everett, C. », Georges-Henri Lévesque à Everett C. Hughes, 21 juillet 1942.

<sup>11</sup> Quelques mois après la venue de Hughes, le père Lévesque peinait encore à trouver les mots pour le remercier pour « l'œuvre de première importance » qu'il avait laissée derrière lui : « Votre absence nous a fait réaliser à quel point vous étiez devenu l'un des nôtres. Nous avons l'impression qu'il y a maintenant une place vide à l'École! [...] Combien il m'est agréable de vous redire que vous avez laissé ici des disciples fidèles et des amis sincères. » DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Hughes, Everett, C. », Georges-Henri Lévesque à Everett C. Hughes, 11 avril 1943.

<sup>12</sup> Everett C. Hughes, « Programme de recherches sociales pour le Québec », *Cahiers*

confie à tout « institut de recherches sociales » n'est-elle pas rigoureusement limitée à la production de connaissances fiables sur son milieu et à la régénération du bassin de chercheurs<sup>13</sup>? Ce document n'a-t-il pas directement contribué à obtenir l'aval des autorités universitaires et la collaboration des responsables gouvernementaux dans la mise sur pied du Centre de recherches sociales à l'automne 1943<sup>14</sup>? Cela étant, il semble bel et bien que les contacts de la Faculté avec la culture scientifique américaine aient infléchi sa trajectoire institutionnelle et teinté sa conception des sciences sociales d'un nouvel objectivisme scientifique. Or l'étude de la correspondance échangée entre les diplômés lavallois et le père Lévesque lors de leurs séjours d'études aux États-Unis tend à nuancer le constat de rupture que l'on serait tenté de poser en regard des transformations institutionnelles et épistémologiques entamées avec la visite de Hughes et concrétisées à leur retour.

### **L'acculturation disciplinaire des « retours d'Amérique »**

L'érection de l'École en faculté a donné lieu à la partition de la Faculté en quatre départements : sociologie et morale sociale, économique,

---

*de l'École des sciences sociales, politiques et économiques de Laval*, 10, 4 (1943), p. 4.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>14</sup> À tout le moins, c'est ce qu'affirme le père Lévesque à son collègue américain : « Et aidé de votre Mémoire puissant et lucide, j'ai entrepris de convaincre les autorités universitaires et gouvernementales de la nécessité de fonder immédiatement à l'École un département de recherches sociales. Après de multiples démarches, je puis vous dire que cette fondation est presque chose décidée. S. E. le Cardinal-Chancelier, M<sup>gr</sup> le Recteur et les Conseils de l'École et de la Faculté de Philosophie la désirent ardemment. L'Honorable Premier Ministre, l'Honorable Secrétaire Provincial et Monsieur le Surintendant de l'Instruction Publique sont très favorables au projet. J'ai demandé à ces derniers un octroi de \$ 25,000, octroi renouvelable annuellement. Ils ont paru agréer ma demande. Je dois avoir une réponse définitive sous peu. J'ai de bonnes raisons d'espérer. [...] En attendant, je suis heureux de vous dire que votre Mémoire m'a grandement aidé. Les Ministres en ont été beaucoup impressionnés. » DGDAUL, Fonds GHL, Georges-Henri Lévesque à Everett C. Hughes, 11 avril 1943.

relations industrielles et service social<sup>15</sup>. Dès leur création, ces nouvelles entités seront dirigées par des diplômés de la toute première cohorte que le père Lévesque avait envoyés se perfectionner en 1941. La Seconde Guerre mondiale rendant la traversée de l'Atlantique et le séjour d'études en Europe virtuellement impossibles, c'est principalement aux États-Unis que ces jeunes Canadiens français s'en étaient allés acquérir le complément de formation qui leur manquait. De septembre 1941 à septembre 1943, Jean-Charles Falardeau part ainsi étudier la sociologie à l'Université de Chicago tandis que les deux Maurice, Lamontagne et Tremblay, séjournent à Boston pour étudier respectivement l'économie et la sociologie à Harvard et que l'avocat Roger Marier se spécialise en service social à l'Université catholique de Washington<sup>16</sup>. Tous en reviendront détenteurs d'une maîtrise dans leurs champs respectifs.

Le cas de Marier à Washington semble particulier. D'abord, il est le seul des quatre qui exerce déjà un métier au moment de quitter Québec. Il est surtout le seul qui semble vivre l'expérience américaine comme une véritable épiphanie. En effet, Marier trouve à Washington plus qu'une spécialisation, une passion pour le service social :

J'ai constaté depuis trois semaines que je n'avais avant de venir ici aucune idée de ce qu'est le « service social ». Je vous remercie tous les jours plus de m'avoir envoyé, ainsi que le bon Dieu de nous avoir donné un fier coup de main. C'est formidable de ce que le champ d'action du service social et ses possibilités sont vastes! Je fais des plans, je vois grand [...] Mon père, je saute de joie dans ma chambre en pensant à ce que nous allons faire. Je rajeunis tous les jours<sup>17</sup>.

<sup>15</sup> Ce dernier deviendra l'École de service social le 20 octobre 1944, par une décision du conseil universitaire. La nouvelle école demeurera toutefois rattachée à la Faculté.

<sup>16</sup> De 1941 à 1945, Albert Faucher est quant à lui envoyé à l'Université de Toronto parfaire ses connaissances en histoire économique. Revenu plus tardivement et formé au Canada anglais, nous ne tiendrons pas compte de la spécificité de son apport à la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval dans le virage qui nous intéresse ici.

<sup>17</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Marier, Roger », Roger Marier à Georges-Henri Lévesque, 18 juillet 1942.

Pas le moins du monde incommodé par l'atmosphère intellectuelle de la capitale américaine, il recueille un enseignement essentiellement tourné vers la technique d'intervention sociale et la gestion rationnelle des services sociaux. En revanche, si son séjour se passe relativement sans embûches, il en va différemment des trois autres, qui se trouvent confrontés à un choc culturel important sur le plan scientifique. Les cours qu'ils suivent à leur premier semestre donnent effectivement une bonne idée du décalage culturel entre les programmes de sciences sociales américains et le cursus lavallois.

Lors de son premier semestre à Chicago, Falardeau est dirigé par Everett C. Hughes, sociologue américain spécialisé dans l'étude des relations entre groupes ethniques à l'ère industrielle. À la suggestion de celui-ci, il a choisi le cours d'anthropologie sociale et de sociologie générale que donne Lloyd Warner. Il y apprend notamment « les procédés d'investigation et d'analyse » de l'approche monographique. Il suit aussi les leçons du « vieux [Ernest] Burgess » sur « l'évaluation et les formes pathologiques de la société familiale à travers les siècles » et, enfin, un aride cours de sociologie statistique où il s'initie, entre autres, « à la manipulation d'appareils à calculer<sup>18</sup> ».

Lamontagne, lui, s'est vu imposer trois cours obligatoires. Le premier, « Economic Theory », « est une étude de la valeur et des problèmes qui s'y rattachent ainsi que de la distribution » donnée par Edward Hastings Chamberlin et Gottfried Haberler. Le deuxième, le cours de statistiques de William Leonard Crum, « considéré comme l'un des plus grands statisticiens actuels », présente un niveau de difficulté particulièrement élevé. Il s'étendra sur deux ans. Le troisième cours, d'histoire économique celui-là, est donné par Abbott P. Usher et présente « une histoire des faits à l'exclusion des doctrines ». C'est pourquoi dans le quatrième cours, le seul qu'il puisse choisir, Lamontagne a opté pour l'histoire des doctrines économiques, un

---

<sup>18</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Falardeau, Jean-Charles », Jean-Charles Falardeau à Georges-Henri Lèvesque, 17 octobre 1941.

cours auquel collaborent trois professeurs : « MM. [Overton H.] Taylor, [Paul] Sweezy [économiste marxien] et [Wassily] Leontief<sup>19</sup> ».

Enfin, Tremblay, qui, au départ, devait suivre une formation en sciences statistiques, tel que l'avait annoncé le père Lévesque aux responsables politiques auprès desquels il avait sollicité une bourse d'études à l'étranger<sup>20</sup>, aboutit finalement au département de sociologie de l'Université Harvard. Là, il suit les cours « Social Organization », donné par Charles P. Loomis, « Social Institutions » avec le professeur Talcott Parsons, « Social Dynamics » et un séminaire général de sociologie, tous deux donnés par son superviseur de recherche, Pitirim Sorokin<sup>21</sup>.

La correspondance qu'ils entretiennent avec leur ancien directeur durant leurs séjours d'études témoigne de l'ampleur du fossé culturel qui séparait les institutions américaines de l'établissement canadien-français. À l'évidence, les diplômés lavallois étaient mal préparés par leur formation généraliste à affronter les exigences académiques élevées d'une formation scientifique marquée au coin de la rationalité pure et du détachement presque complet vis-à-vis de l'objet d'étude. Pour des étudiants issus d'un programme catholique et scientifique d'études sociales à qui l'on avait enseigné que l'épanouissement des capacités de l'homme était la fin dernière de l'activité économique, politique et sociale, et qu'à ce titre toute science sociale devait comporter une dimension philosophique normative, de tels programmes d'études avaient quelque chose de déstabilisant. Lamontagne, par exemple, se dit quelque peu « égaré dans ce milieu hétérogène<sup>22</sup> » qu'est le département d'économie de Harvard. Le contraste entre sa culture académique première et seconde le frappe avec force à son arrivée :

<sup>19</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Lamontagne, Maurice », Maurice Lamontagne à Georges-Henri Lévesque, 12 octobre 1941.

<sup>20</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Tremblay, Maurice », Georges-Henri Lévesque à Hector Perrier, 6 juillet 1941.

<sup>21</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Tremblay, Maurice », Maurice Tremblay à Georges-Henri Lévesque, 12 octobre 1941.

<sup>22</sup> DGDAUL, Fonds GHL, Maurice Lamontagne à Georges-Henri Lévesque, 12 octobre 1941.

L'atmosphère intellectuelle qui règne dans le département de l'économie est très complexe. Inutile de dire que la philosophie est considérée comme un luxe qu'il ne faut pas se permettre. Les quelques originaux qui l'étudient sont hégéliens ou marxistes. En économie, ils sont tous, à différents degrés, disciples de Marshall<sup>23</sup>. Comme il arrive d'ordinaire, certains points de la doctrine sont rejetés, d'autres sont plus élaborés et plus solidement constitués, mais le fond reste identique<sup>24</sup>.

De la même manière, Falardeau avoue ainsi au père Lévesque que le « calibre intellectuelle [*sic*] » et « l'atmosphère "scientifique" » de ce milieu exigent « un inouï réajustement psychologique » :

[...] mon Père, c'est comme si je me trouvais sur une planète nouvelle, en présence d'êtres qui au lieu d'un esprit humain auraient un microscope très précis, mais mécanique et pour qui les notions de valeur et les principes philosophiques ou éthiques seraient des étiquettes sur des fossiles d'un univers inconnu. Tous ces grands (?) bonshommes sont fils illégitimes de Durkheim et la langue qu'ils parlent n'évoque aucune résonance habituelle. Leur science est mécaniste, mathématique, micrométrique, empirique et uniquement préoccupée de considérations plastiques, hermétiques. Certains soirs, j'ai soif d'un cours de Philosophie économique et je me prends à mal résister contre l'asphyxie<sup>25</sup>...

À l'instar de leur mentor avant eux lors de ses études à Lille, les diplômés lavallois en séjour à Boston et à Chicago traversent donc une crise d'acculturation scientifique lors de leur première année d'études à l'étranger. Seul Tremblay confie ne pas avoir « trouvé la mentalité matérialiste [qu'il] appréhendai[t] », probablement grâce à la présence temporisatrice de Sorokin, « catholique orthodoxe très convaincu [qui] fait de la sociologie en sociologue sans empiéter sur le domaine propre

---

<sup>23</sup> Alfred Marshall, considéré par plusieurs économistes comme l'un des fondateurs de l'école de pensée néoclassique en économie.

<sup>24</sup> DGDAUL, Fonds GHL, Maurice Lamontagne à Georges-Henri Lévesque, 12 octobre 1941.

<sup>25</sup> DGDAUL, Fonds GHL, Jean-Charles Falardeau à Georges-Henri Lévesque, 17 octobre 1941. Falardeau souligne.

de la Philosophie et de la Théologie qu'il respecte<sup>26</sup> ». À des degrés divers, ils partagent avec leur maître dominicain la même stupéfaction devant le rationalisme scientifique des cours, la même surprise devant l'évacuation de toute considération morale dans l'approche des sciences sociales et le même dégoût instinctif devant la froideur mathématique avec laquelle leurs nouveaux professeurs abordent l'humain et la société. Néanmoins, tout comme le père Lévesque avant eux, les étudiants canadiens-français aux États-Unis parviennent tant bien que mal à s'acclimater à leur milieu d'accueil et affirment en ressortir enrichis sur le plan intellectuel. C'est du moins ce que laisse entendre l'enthousiasme de Falardeau devant les perspectives scientifiques que lui ouvre l'outillage mental acquis à Chicago au terme de son séjour là-bas. Comblé par les bons soins de Hughes, qui fut pour lui « plus qu'un professeur délié, un initiateur puissamment protecteur et un conseiller de chaque heure<sup>27</sup> », le futur professeur de sociologie ébauche des projets de recherche inspirés par ses études, suggère de nouvelles acquisitions à la bibliothèque de l'Université Laval et envisage d'implanter une formule de cours-séminaire à son retour à Québec<sup>28</sup>. Il en va autrement de Lamontagne qui, au terme de son premier semestre d'études, confie au père Lévesque éprouver encore de la difficulté à accepter la conception « rationnelle ou pure » des sciences économiques soutenue par ses professeurs. Il déplore le caractère déshumanisant et capitaliste de l'approche du fait économique à laquelle l'astreint son programme d'études : « Il y a au Département de l'Économie, un vide essentiel, un manque d'âme. La mentalité capitaliste y remplace la mentalité sociale : on étudie, non pour

---

<sup>26</sup> DGDAUL, Fonds GHL, Maurice Tremblay à Georges-Henri Lévesque, 12 octobre 1941.

<sup>27</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Falardeau, Jean-Charles », Jean-Charles Falardeau à Georges-Henri Lévesque, 1<sup>er</sup> février 1942.

<sup>28</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Falardeau, Jean-Charles », Jean-Charles Falardeau à Georges-Henri Lévesque, 27 avril 1943; DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Falardeau, Jean-Charles », Jean-Charles Falardeau à Georges-Henri Lévesque, 4 juin 1943.

améliorer ou réformer une situation anormale, mais pour en tirer le plus d'argent possible<sup>29</sup>. » Il semble que la conversion disciplinaire des stagiaires envoyés par le père Lévesque aux États-Unis ait trouvé là sa limite : le sens profond des sciences sociales demeurait pour eux fermement ancré dans la réforme morale de la société. Par conséquent, le lien entre morale catholique et sciences sociales, s'il s'effaçait inévitablement quelque peu derrière le primat accordé à la connaissance des faits, n'en demeurait pas moins indissoluble dans leur esprit : les sciences sociales devaient servir à réformer les abus et à corriger les erreurs des différents systèmes d'organisation des rapports humains. C'est pourquoi, insatisfait de l'enseignement de professeurs comme Chamberlin qui « suivent Marshal [*sic*] et les théoriciens de l'utilité marginale » ou des autres qui, tel Joseph Schumpeter, « sont des disciples de Walras<sup>30</sup> [qui] construisent la science sur le modèle des pures mathématiques », Lamontagne cherche dans d'autres systèmes de pensée l'ancrage dans le sol ferme des réalités sociales qui fait défaut à sa formation : « Quoiqu'obligé par le programme d'étudier ces systèmes, je n'ai pas réussi à m'y adapter. J'ai dû chercher une conception de la science plus réaliste; j'ai étudié Moore, Mitchell, Clark, Simiand et Atfalion<sup>31</sup>. » Nonobstant ces difficultés d'adaptation, lorsqu'il se trouvera contraint par la précarité de sa situation financière à envisager l'arrêt de ses études à Harvard, l'économiste québécois reconnaîtra qu'il ne quitterait pas Boston sans en éprouver quelque regret : « La vie américaine n'a rien d'attirant en elle-même, il est vrai, puisqu'elle ne contient plus rien d'humain : c'est un monde qui se meurt d'avoir perdu son âme; le travail, parce que trop intense, ne réserve pas les joies intellectuelles de l'activité créatrice; mais je crois que c'est un stage nécessaire quand même, car le système force à

<sup>29</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Lamontagne, Maurice », Maurice Lamontagne à Georges-Henri Lévesque, 10 janvier 1942.

<sup>30</sup> Avec Alfred Marshall, Léon Walras est considéré comme l'un des initiateurs de l'école néoclassique en économie.

<sup>31</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Lamontagne, Maurice », Maurice Lamontagne à Georges-Henri Lévesque, 10 février 1942.



prendre connaissance de ce que les autres ont pensé<sup>32</sup>. » Ainsi, tous reconnaissent la chance qu'ils ont d'ajouter à leur appareillage mental les méthodes et les cadres d'analyse des sciences sociales américaines et d'éprouver leur intellect à l'aune de quelques-uns des meilleurs établissements au monde. Qu'ils en soient revenus changés, transformés même, ne fait pas de doute. Mais en revinrent-ils transfigurés ou déformés? En d'autres mots, à quel point leur séjour à l'étranger a-t-il remodelé leur schème de pensée? Dans quelle mesure a-t-il inversé leur épistémé?

### 1944 : rupture et continuité

Aussi inconfortable et imparfaite qu'ait pu être leur acculturation au schème conceptuel des sciences sociales américaines, tous les étudiants de l'École du père Lévesque en reviennent forts des succès académiques remportés dans leurs institutions et dans leurs programmes d'études respectifs. Aussi pourrait-on aisément croire qu'ils rapportent avec eux les méthodes, les approches conceptuelles, les pratiques, bref, la culture disciplinaire américaine et qu'il leur revient d'avoir transfiguré l'enseignement de la Faculté qui s'érigait au moment de leur retour à Québec pour l'orienter résolument vers une approche positiviste, rationnelle, inductive et empirique des sciences sociales. Comparant les cursus de la Faculté de Québec avant et après le retour des diplômés américains pour soutenir cette hypothèse, on constaterait alors une notable diminution du nombre de cours à connotation catholique dans le programme ou encore l'importance quantitative et qualitative que prirent les laïcs au sein du corps professoral. Tel est, par exemple, le postulat de la thèse que défendait Fournier en 1973. Selon lui, l'*inbreeding* lavallois<sup>33</sup> opéré par les établissements d'enseignement

---

<sup>32</sup> DGDAUL, Fonds GHL, Maurice Lamontagne à Georges-Henri Lévesque, 10 février 1942.

<sup>33</sup> Notons que le terme « *inbreeding* » peut être mal interprété dans le cas présent. Appliqué à une institution d'enseignement, l'*inbreeding* suppose une régénération du bassin de professeurs à l'intérieur d'une seule institution. Or il ne s'est pas

supérieur américains aurait amorcé la conversion de l'École des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université Laval en institution productrice de connaissances sur la société canadienne-française, la détachant par le fait même de son statut d'organe informel de propagande catholique : « Dès lors s'effectue un commencement de redéfinition des critères de l'accomplissement professionnel, des normes de recrutement du personnel et aussi de la nature et des fonctions de l'enseignement des sciences sociales<sup>34</sup>. » Il est indéniable que l'embauche des « retours d'Amérique » à la Faculté y ait entraîné un certain glissement épistémologique. Comme l'a bien remarqué Warren, sous l'influence de la sociologie américaine, la recherche devient l'obsession de la Faculté des sciences sociales durant les années 1940 et 1950<sup>35</sup>. En créant le Centre de recherches sociales en 1943 afin « d'organiser, de stimuler et de coordonner les divers travaux de recherche entrepris à la Faculté<sup>36</sup> », le père Lévesque procure d'ailleurs un cadre institutionnel idoine à cette ambition renouvelée d'observer systématiquement la réalité sociale pour mieux l'analyser.

De là, on pourrait conclure que la soumission officielle à la philosophie thomiste et la valorisation de la doctrine sociale de l'Église dans l'enseignement dans les premières années de la Faculté n'avaient été au fond qu'une stratégie d'infiltration des sciences sociales positives

---

agi, pour le père Lévesque, de compléter lui-même la formation de ses étudiants pour les embaucher ensuite comme professeurs, mais au contraire de les envoyer hors du foyer lavallois parfaire leurs connaissances. En ce sens, le terme choisi par M. Fournier peut paraître inapproprié. Cependant, il veut surtout signifier qu'à l'Université Laval, « le recrutement s'effectue principalement parmi les anciens élèves de la Faculté » (Marcel Fournier, « De l'influence de la sociologie française au Québec », *Revue française de sociologie*, vol. 13, Supplément (1972), p. 653). Notons en outre qu'il emprunte le concept au père Lévesque lui-même. Georges-Henri Lévesque, *Souvenances*, t. 1 : *Entretiens avec Simon Jutras*, Saint-Laurent, La Presse, 1983, p. 323.

<sup>34</sup> Fournier, « L'institutionnalisation des sciences sociales... », p. 38.

<sup>35</sup> Warren, *L'engagement sociologique*, p. 244.

<sup>36</sup> *Annuaire de la Faculté des sciences sociales, 1947-1948 et 1948-1949*, Québec, Université Laval, 1947, p. 62.

et rationnelles dans un champ universitaire dominé par la théologie spéculative et par la philosophie normative, dans le but inavoué de renverser cet ordre symbolique en inversant le rapport des sciences sociales aux faits et aux doctrines. Ainsi, selon Fournier, cette stratégie de subversion du champ des sciences sociales et de l'université serait devenue manifeste dès l'érection de l'École en faculté, car en s'affranchissant de la tutelle philosophique, elle aurait acquis une autonomie suffisante pour mettre au jour les intentions réelles du père Lévesque et de ses professeurs, jusque-là masquées par un fard d'observance doctrinale. Dès lors, affirme le sociologue, ce qui n'avait été jusque-là qu'une « tolérance » à l'égard du thomisme et de la doctrine sociale « disparaît pour faire place à des critiques nombreuses et sévères<sup>37</sup> ». Ainsi, le caractère officiellement catholique conféré au programme d'enseignement des sciences sociales à Laval n'aurait été qu'une mesure « largement stratégique puisqu'elle permet[tait] d'éviter les critiques à la fois de la direction de l'Université et des fractions les plus conservatrices de la classe dirigeante et du clergé<sup>38</sup> ». Durant les cinq premières années d'existence de l'École, l'étiquette catholique aurait, selon lui, dissimulé les « importantes modifications<sup>39</sup> » apportées par les sociologues lavallois au champ des sciences sociales. À l'instar de Warren, nous voudrions plutôt croire en la « bonne foi » catholique des acteurs concernés. Loin de consentir à l'intégration de la philosophie thomiste et de la doctrine sociale de l'Église dans le cursus à des fins bassement stratégiques, ceux-ci voyaient dans le mariage entre science et philosophie la marque de distinction lavalloise dans le champ émergent des sciences sociales et le gage d'un levier efficace de réforme sociale. Et en ce sens, le changement d'attitude du doyen lavallois et de son équipe à l'égard des faits et des principes catholiques à compter de 1944 marquait moins une révolution qu'une continuité par rapport à la « tradition sociologique » du Québec francophone :

---

<sup>37</sup> Fournier, « Les conflits de discipline... », p. 12.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>39</sup> *Idem.*

C'est en restant fidèles à la tradition dualiste que les sociologues de l'après-guerre se sont spécialisés aux États-Unis et ailleurs, et se sont inspirés des méthodes des universités anglo-saxonnes ou européennes. Il y avait moins révolution que continuité, et une continuité d'autant plus frappante que son originalité consistait d'abord à renforcer un procès déjà existant au sein de l'épistémologie scientifique catholique. Ce que la sociologie doctrinale n'avait jamais osé tenter, c'est-à-dire dissocier la connaissance positive de ce qui est, d'une part, et le jugement moral qu'il est toujours possible de porter sur la réalité, d'autre part, la sociologie lavalloise allait le faire d'autant plus aisément qu'elle prenait seulement acte, mais en le radicalisant, du dualisme intrinsèque à la sociologie catholique<sup>40</sup>.

Certes, un changement épistémologique s'amorce en 1938 et se dessine en quelque sorte plus nettement à compter de 1944. D'une sociologie doctrinale qui partait des principes pour descendre vers les faits, on passe à l'Université Laval à une sociologie qui valorise tout autant les faits que les principes. Surtout, la sociologie lavalloise distingue deux moments dans le cycle de vie du savoir social : la production de la connaissance – observation et explication – d'abord, puis l'application de cette connaissance aux fins du bien commun telles qu'indiquées par la doctrine catholique. Pour le père Lévesque, il faut d'abord connaître les faits bruts, indépendamment de tout *a priori* normatif. C'est la phase d'observation systématique. Elle procède selon des techniques éprouvées et validées au préalable. En parallèle à l'observation des faits, le chercheur les décortique et les recompose en un ensemble analytique en fonction d'une approche théorique, d'une grille conceptuelle scientifique qui permette de mieux les expliquer. Produire, par l'observation et l'analyse, une connaissance juste et précise du fait social est la condition indispensable à la mise en pratique des sciences sociales. Ce n'est qu'une fois le problème connu et compris qu'il devient possible, nécessaire même, de mettre la science sociale au service de la société en proposant les mesures à prendre pour y remédier. C'est la phase

---

<sup>40</sup> Warren, *L'engagement sociologique*, p. 319.

de l'application. De l'avis du père Lévesque, les sciences sociales ont pour vocation de mieux diriger la collectivité vers un idéal sociétal dont les contours sont tracés par la doctrine sociale de l'Église. Ainsi, la recherche empirique, la collecte systématique de faits sociaux apparaît-elle prioritaire dans l'ordre logique de la démarche du praticien des sciences sociales, mais les principes de la morale catholique demeurent en trame de fond, telle la conscience sociale du chercheur. La finalité dernière de cette recherche demeure l'action normative en fonction d'un idéal qui, lui, continue d'être prescrit, quoique de plus en plus lâchement, par la doctrine sociale de l'Église à la Faculté des sciences sociales<sup>41</sup>. Que sous le décanat du père Lévesque cet horizon ait été peu à peu remplacé par l'objectif strictement positif d'atteindre à une connaissance plus exacte de la société et des rapports de force qui l'animent, le fait est indéniable. Or, pour Fournier, cette évolution en elle-même fournit une preuve suffisante que, s'il n'a pas consciemment contribué à ce virage épistémologique, Georges-Henri Lévesque a, à tout le moins, accepté plus ou moins consciemment de le couvrir de sa caution d'ecclésiastique :

Il serait trop facile de conclure que les références-révérances que les spécialistes en sciences sociales font à la philosophie thomiste (et aux Encycliques pontificales) ne constituent qu'une stratégie d'expression ostentatoire d'humilité et donc de bluff. [...] Il serait en fait plus exact d'affirmer que les responsables de ces nouveaux enseignements qui se différencient graduellement de celui de la philosophie constituent une sorte de paravent derrière lequel a pu se réaliser le glissement d'une science sociale catholique vers une science sociale dite « positive » dont l'inspiration est plus nettement américaine. L'on comprend dès lors mieux pourquoi tant de premiers responsables des nouveaux enseignements en sciences humaines et sociales soient des membres du clergé ou de communautés religieuses : tactique, mais contradictoire, l'alliance

---

<sup>41</sup> Pour un développement plus ample sur la pensée du père Lévesque à ce sujet, on consultera Jules Racine St-Jacques, *Catholicisme et modernité : l'engagement du père Georges-Henri Lévesque au Canada français, 1932-1962*, Montréal, Éditions du Boréal, [à paraître].

entre des membres du clergé convertis aux sciences sociales et des jeunes, qui entendent se spécialiser et faire carrière dans ce nouveau champ, apparaît en effet comme une condition nécessaire de l'institutionnalisation des sciences sociales au Québec<sup>42</sup>.

Dessinait le portrait d'un Georges-Henri Lévesque artificieux, qui aurait élevé pour sa faculté une façade d'orthodoxie catholique, pendant que, derrière les portes closes des salles de classe, des professeurs laïques préparaient la Révolution tranquille à grands renforts de positivisme scientifique, ce jugement nous apparaît, comme à Warren, « peu convaincant<sup>43</sup> ». C'est là, ce nous semble, mal comprendre tout à la fois le père Lévesque, les professeurs impliqués et le champ universitaire de l'époque.

Siégeant aux conseils départemental, facultaire et universitaire, entretenant avec les membres de sa faculté et avec la haute direction de l'Université une relation de collaboration, voire d'étroite amitié avec certains, le doyen était tout aussi responsable que ses professeurs de l'enseignement prodigué à sa faculté. Quant à la direction de l'Université, elle n'était absolument pas étrangère au programme d'études. Au contraire, une communauté d'intention, sinon une affinité intellectuelle entre les niveaux administratifs était nécessaire au développement de la Faculté. Faire de Georges-Henri Lévesque un « Tartuffe<sup>44</sup> » des sciences sociales, c'est donc oblitérer que l'américanisation des sciences sociales s'est opérée avec le consentement des autorités universitaires. C'est omettre, par exemple, que la venue d'Everett C. Hughes à Laval fut d'abord autorisée par le recteur Camille Roy<sup>45</sup>. C'est oublier encore que Jean-Charles Falardeau a bénéficié du soutien empressé des autorités lavalloises pour obtenir le financement initial nécessaire à son séjour d'études à Chicago<sup>46</sup>,

<sup>42</sup> Fournier, « Les conflits de discipline... », p. 13-14.

<sup>43</sup> Warren, *L'engagement sociologique*, p. 318.

<sup>44</sup> L'expression est de Warren, *L'engagement sociologique*, p. 318.

<sup>45</sup> DGDAUL, Fonds GHL, Georges-Henri Lévesque à Everett C. Hughes, 21 juillet 1942.

<sup>46</sup> Ainsi écrit-il au père Lévesque avant son départ que M<sup>fr</sup> Vachon, alors recteur de

ou que le séjour de Maurice Lamontagne à Harvard a pu être prolongé grâce à un important prêt (1000 \$) du très traditionaliste M<sup>gr</sup> Courchesne, évêque de Rimouski, dont Lamontagne était, avec Tremblay, l'une des ouailles qu'il avait lui-même envoyées à l'École du père Lévesque en 1938<sup>47</sup>. C'est ignorer, en outre, que le tronc commun de cours inscrits à la première année du programme de chaque département, s'il s'est bien enrichi de quelques cours au contenu méthodologique ou positif après le retour des diplômés américains, conservera néanmoins jusqu'en 1951 des cours fondés sur le thomisme ou axés sur l'étude des enseignements pontificaux<sup>48</sup>. C'est oublier, enfin et surtout, que l'américanisation progressive de la Faculté fut d'abord l'effet du hasard de l'histoire, qui voulut que la Seconde Guerre mondiale fût déclarée au même moment où l'École des sciences sociales, politiques et économiques célébrait la fin des études de premier cycle de sa première cohorte et songeait à envoyer ses éléments les plus prometteurs se spécialiser à l'étranger. Pourquoi ne pas croire Georges-Henri Lévesque lorsqu'il soutient, dans ses mémoires, que la guerre a considérablement limité l'éventail des approches disciplinaires possibles à ce point crucial de l'histoire de

---

l'Université, s'est montré « très très aimable et obligeant. Il s'est spontanément chargé de présenter et faire valoir lui-même mes documents de candidature [au concours de bourses de la Société royale du Canada] auprès de qui de droit : il m'informe que le président de la Soc. Royale est le Dean de l'Université Queens, M<sup>r</sup> Wallace, "un de mes amis", dit-il, et j'ai cru discerner qu'il le verra pour moi. Il m'a suggéré de savoir, par M<sup>gr</sup> C. Roy, les noms des membres de la section française qui s'occupent des bourses. » DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Falardeau, Jean-Charles », Jean-Charles Falardeau à Georges-Henri Lévesque, s. d., [1941]. Falardeau souligne.

<sup>47</sup> DGDAUL, Fonds GHL, P151/D/11 « Correspondance générale – Lamontagne, Maurice », Georges-Henri Lévesque à Georges Courchesne, 16 septembre 1942.

<sup>48</sup> De façon non exhaustive, citons, parmi les cours généraux inscrits au cursus de 1947-1948 : « Technique et morale de l'action », donné par le père Georges-Henri Lévesque, o.p.; « Encycliques sociales », donné par le père Gilles-Marie Bélanger, o.p.; « Philosophie sociale générale », donné par Maurice Tremblay; « Morale familiale », donné par l'abbé Louis-Émile Hudon; « Morale professionnelle », donné par l'abbé Gérard Dion; « Philosophie économique », donné par Georges-Henri Lévesque, o.p.; « Théorie et technique de l'Action catholique », donné par le père J.-Papin Archambault. *Annuaire de la FSSUL, 1947-1948 et 1948-1949*, p. 64-69.

l'institution lavalloise? L'« idéal, affirme-t-il, aurait été de les envoyer dans différents milieux culturels : Canada anglais, États-Unis, France, Angleterre, Suisse, Belgique. De retour ici, nantis de spécialités et d'approches culturelles diverses, ils nous auraient procuré une collaboration plus fructueuse pour le plus grand bien de la Faculté<sup>49</sup> ». La guerre ayant fermé les frontières, c'est vers les États-Unis et le Canada anglais que le père Lévesque se tourna pour entamer l'*inbreeding* qui allait étoffer l'enseignement de son école et lui permettre de s'ériger en faculté quelques années plus tard. La tendance épistémologique adoptée par la Faculté au retour de ses diplômés compromettait à n'en point douter le rêve de syncrétisme disciplinaire que son fondateur entretenait pour elle. D'ailleurs, lorsque les frontières s'ouvrirent de nouveau, le doyen regrettera la tendance par trop américaine accusée par l'enseignement et la recherche à la Faculté, ainsi qu'il s'en confesse dans une lettre au père Chenu, o.p., le 3 juillet 1946 :

Nous comptons bien en effet non seulement reprendre, mais aussi intensifier notre politique d'envoi d'étudiants en France. Nous avons tellement été privés, durant la guerre, de ces contacts de notre jeunesse avec les milieux culturels français, tout comme de vos livres qui nous ont terriblement manqué... Il faut reprendre le temps perdu et rétablir un équilibre menacé par les influences américaines pratiquement seules à s'exercer chez nous durant la guerre<sup>50</sup>.

Le doyen tiendra parole : à compter de 1945, il enverra plusieurs diplômés parfaire leur formation en France. Ainsi, Fernand Dumont et Yves Martin étudieront la sociologie à Paris tandis que Gérard Bergeron et Léon Dion s'y formeront en science politique<sup>51</sup>. En tenant compte de ces faits, les motivations et la réalité même du changement paradigmatique qui s'opère à Laval au retour des diplômés d'universités américaines nous apparaissent sous un jour plus nuancé. Si l'année 1944 marque bien un certain durcissement

<sup>49</sup> Lévesque, *Souvenances*, t. 1, p. 323.

<sup>50</sup> Archives de l'Ordre des prêcheurs à Montréal, Fonds GHL, boîte 1 – « Correspondance », Georges-Henri Lévesque à Marie-Dominique Chenu, 3 juillet 1946.

<sup>51</sup> La fin de la guerre ne signera toutefois pas l'arrêt de l'influence américaine à la faculté lavalloise : Guy Rocher obtiendra à Harvard un doctorat en sociologie et Marc-Adélar Tremblay, un doctorat en anthropologie à Cornell.



de la position épistémologique initiale de l'École des sciences sociales, économiques et politiques, ce durcissement correspond néanmoins à la volonté généralement admise dans le champ universitaire de relever le niveau scientifique des études et, dans le champ clérical, d'étayer le discours religieux par une connaissance approfondie de la question sociale. En outre, les diplômés américains ne rentrent pas au bercail en étant porteurs d'une ambition positiviste radicalement séculière. Si leurs études de maîtrise les ont rompus aux techniques d'investigation scientifique, ils n'en demeurent pas moins des sujets catholiques. Malgré toute sa richesse heuristique, leur cursus n'a pas substitué les cadres conceptuels et les approches méthodologiques à leur sens moral. La statistique n'a pas remplacé chez eux la philosophie sociale. Elle est simplement venue l'enrichir.